Brief Nr. 150

Objekttyp: **Chapter**

Zeitschrift: **Neues Berner Taschenbuch**

Band (Jahr): **15 (1909)**

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

florins. On m'assure même que M. Schulthess gagne toutes les années 15000 florins.

D'ailleurs tout marchand qu'il est c'est un fort honnete homme qui a de beaux sentiments, qui aime beaucoup les lettres et surtout les gens de lettres. La fille qu'il donne à M. votre fils est sa mignonne, il a fait tout ce qu'on peut faire pour lui donner une excellente education. Elle est fort litterée, après cela elle a acquis des agrémens pardessus ceux que la nature lui a donné. Elle entend bien la musique et chante très bien des aries italiennes.

Peutêtre que je serai la semaine prochaine à Berne, très faché de ne pas y trouver les personnes du monde que j'ambitionne le plus d'y trouver — vous et Madame votre epouse.

Br. ce 10 Octobre 1761. Zimmermann.

Si dans 8 jours vous voulés me faire l'honneur de repondre à cette lettre je vous prie de l'adresser au Dr. Z. logé dans la maison de M. *Effinger* de Wildeck, ancien gouverneur de la Stift.

150.

(Bern Bd. 20, Nr. 137.)

J'ai passé quatre semaines à Berne avec une satisfaction inexprimable. Je suis content et satisfait de tout le monde; j'ai fait une infinité de connoissances, et j'ai à me louer de toutes. J'ai beaucoup pratiqué aussi et bien plus agreablement et plus gracieusement qu'ici. Il est vrai que les apoticaires m'ont pris pour un ignorant, puisque je donnois

le Quinquina dans quantité de maladies; mais je me moque des apoticaires puisque le Quinquina guerit mieux qu'aucune de leurs drogues. Quantité de personnes et du premier rang ont voulu m'engager de rester à Berne; on a voulu lever pour moi des souscriptions et mes amis ont calculé déjà 60. J'ai remercié, j'ai fait des reverences, je me suis recommendé — et j'ai dit que j'y penserai trois ans. En attendant j'irai toutes les années une fois à Berne et j'acheverai mes ouvrages à Brugg.

Que pensés-vous de ce projet Monsieur? Je n'ai aucune espece de fortune par devers moi à Brugg, la vie y est insipide, ennuyante au possible, mais je puis travailler et je le fais constamment. A Berne je pourrois au moins avoir des esperances; j'y ai quantité d'amis et même des amies. Mais il n'y seroit guères question d'études longues et serieuses. Je pourrois repondre en plein aux devoirs du praticien vis à vis du malade, mais très superficiellement vis à vis de moi-même.

M. *Hilfer* est incontestablement le medecin le plus employé dans Berne; il n'y a rien à faire pour moi aussi longtems qu'il y est, mais s'il partoit je ne balancerois guères un instant. M. *Ith* a tout le merite possible, et je crois que je pourrois bien vivre avec lui. M. *Langhans* dit à tout le monde qu'il se moque de la pratique. M. *Rosselet* a sur mon ame l'air d'un medecin du 16. siecle; il abreuve les malades de remedes et à mes yeux il scait bien peu ce qu'il fait; il dependroit de lui d'être mon ami ou mon ennemi. MM. *Herzog* et *Wittenbach* sont generalement les medecins du peuple. Ils se-

roient mes ennemis et je me moquerois d'eux. On ne parle pas de M. *Steck*. Les chirurgiens qui ont plus de credit à Berne que les medecins seroient sans doute mes ennemis aussi, je les estimerois pour leur art, mais quant à la medecine je scaurois leur repondre dans des tems de guerre entre nous Enfin si vous voulés tous ces messieurs me verroient peutêtre de mauvaix oeil; à la bonne heure. J'ai assés d'amis en etat de me consoler d'une pareille disgrace, et assés de patrons en etat de me soutenir contre eux Au reste je serois pliant, courtisan, politique, intriguant, et avant tout fidèle à mon devoir.

J'ai loué, proné, recommendé au de la de toute expression M. Ith dans quantité de bonnes maisons.

Il m'en a bien couté de me faire depuis mon retour au sejour de Brugg; aussi ai-je presque toujours eté malade, abattu, enervé de corps et d'esprit. Tout jusqu'à notre accent me déchiroit l'ame. Au reste la pratique est d'abord revenu et j'ai travaillé dès mon entrée comme par le passé.

On nous comble de bontées, d'amitié et de politesse à Wildenstein. Je suis au desespoir que ma propre maladie et depuis celles des autres m'ayent empeché jusqu'ici de m'y rendre.

Peutêtre êtes-vous à Berne Monsieur. On veut absolument que vous soyés non pas Président mais conseiller. Au moins je crois que vous avés à Berne plus d'amis que jamais, et ces amis se proposent de tout faire pour vous.

Honorés-moi d'une reponse s'il vous plait, et faites moi la grace de me dire net ce que vous

pensés sur la sagesse ou la folie de mon projet ou plutot de celui de mes amis et patrons.

Brugg ce 5 Dec. 1761.

Zimmermann.

151.

(Bern Bd. 39, Nr. 130.)

L'impossibilité de vous dire quoi que ce soit qui puisse vous interesser m'a fait tomber vingt fois la plume de la main. J'ai voulu et j'ai du repondre à la lettre dont vous m'avés honoré le 11 Dec. 61 et je ne l'ai pu jusqu'à ce moment que le devoir me fait oublier ma foiblesse.

Je vous rends mille graces pour les deux copies de la Reponse generale qui seroit la derniere si les hommes ecoutoient autant la verité que leurs préjugés et leurs passions. Il y a une force et une verité dans tout ce que que vous dites dans cet ouvrage que je ne comprends pas comment les hommes tels qu'ils sont refusent à s'y rendre. J'ai gardé une de ces copies pour moi et j'ai donné l'autre à M. Hirzel qui en a eté enchanté.

L'idée d'aller s'etablir à Berne n'est pas aussi forte que vous paroissés le croire. On aime à se faire des illusions quelquefois parcequ'on est quelquefois heureux par ces illusions. Mais pour vous dire la verité je ne pense plus à cet etablissement depuis que j'ai eu l'honneur de vous en parler.

Je me suis ennuyé à Brugg d'abord après mon retour de Berne, puisque j'ai cru que l'homme devoit avoir quelques distractions. Je n'en ai point